

attachées au service de Susy, ou plutôt au paradis de la terre, comme elles le répétaient en la bénissant.

Mais, le bonheur n'étant pas la monnaie dont s'achète le paradis de là-haut, Susy devait connaître les larmes.

Les premières qu'elle versa sur elle-même, la généreuse créature, furent les plus amères qui puissent monter d'un cœur tel que le sien : Mistress Vanderbunt rendit, jeune encore et presque subitement, sa belle âme à Dieu. Le coup fut d'autant plus terrible que jamais l'idée n'en était venue à Susy ; aussi master Vanderbunt crut-il, un moment, qu'il aurait à pleurer une mort de plus.

Bientôt il sembla qu'en perdant sa femme, le colon eût perdu l'ange protecteur de sa fortune. Pour réparer des déficits, il se laissa entraîner dans des spéculations hasardeuses ; le malheur s'en mêla : de cyclone en naufrage, d'échec en catastrophe, joué par des associés, trompé par des débiteurs de mauvaise foi, le millionnaire envié, jaloué, fut obligé d'engager sa plantation. A la nouvelle d'un désastre financier qui achevait sa ruine, il tomba pour ne plus se relever. Il expira dans les bras de Susy, à laquelle il répétait, la langue demi paralysée, les traits convulsés, les yeux hagards, " Pauvre... ! Susy Vanderbunt sera... pauvre ! "

Alors l'orpheline vit accourir à la curée une nuée de rapaces, connus et inconnus, qui réclamaient leur part au milieu de cris et d'écœurantes querelles.

La fidèle Sarah, bien qu'elle eût jusque-là méprisé tout autre pays que son île, engageait sa jeune maîtresse à partir pour la France, près de cette bonne marraine où elle retrouverait, avec le luxe familial, un peu de tendresse dont son pauvre cœur avait besoin.

Les missionnaires arrangèrent toutes choses afin que l'orpheline prît passage à bord du premier navire français qui relâcherait dans l'île.

C'était justement le messenger habituel des largesses de marraine. Le pli qui fut remis à Susy portait une suscription